

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Le Roi en jaune

*Robert W. Chambers*



ROBERT W. CHAMBERS

LE ROI  
EN JAUNE

NOUVELLES TRADUITES DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR CHRISTOPHE THILL



LE LIVRE DE POCHE

## I

Vers la fin de l'année 1920, le gouvernement des États-Unis avait presque complètement réalisé le programme adopté pendant les derniers mois du mandat du président Winthrop. Le pays semblait calme. On sait comment la question des tarifs douaniers et celle du travail avaient été réglées. La guerre avec les Allemands, consécutive à leur invasion des îles Samoa, n'avait laissé aucune trace visible sur la nation, et la brève occupation de Norfolk par les envahisseurs avait été vite oubliée dans la joie qui avait suivi les victoires navales répétées et la risible débandade des forces du général von Gartenlaube dans le New Jersey. Les investissements à Cuba et à Hawaï avaient entièrement remboursé la mise de fonds, et le territoire des Samoa fournissait une précieuse base de ravitaillement pour les navires. La défense du pays était magnifiquement organisée. Toutes les villes côtières avaient été fortifiées. L'armée, sous la direction paternelle du Quartier général, organisé selon le système prussien, avait vu ses effectifs portés à trois cent mille hommes, avec une réserve d'un

million d'hommes; et six magnifiques escadres de croiseurs et de cuirassés patrouillaient entre les six bases situées sur les mers navigables, laissant une réserve de bateaux bien suffisante pour protéger les eaux territoriales. Les *gentlemen* de l'Ouest avaient bien dû reconnaître qu'un établissement pour la formation des diplomates était aussi nécessaire que les écoles de droit le sont pour former les avocats; ainsi notre pays cessa d'être représenté à l'étranger par des patriotes incompetents. Le pays était prospère; Chicago, un moment paralysé par un second grand incendie, s'était relevé de ses ruines, tout blanc et majestueux, bien plus beau que la blanche ville-jouet qui avait été construite en 1893. Partout, la bonne architecture remplaçait la mauvaise, et à New York même, une brusque soif de bon goût avait balayé une grande partie des horreurs existantes. Les rues avaient été élargies, bien pavées et bien éclairées, on avait planté des arbres, ouvert des places, démoli les viaducs surélevés et construit des routes souterraines pour les remplacer. Les nouveaux bâtiments administratifs et militaires étaient de splendides réalisations architecturales, et la longue série de quais de pierre entourant l'île avait été transformée en parcs publics, que la population apprécia comme un cadeau du ciel. Les subventions versées au Théâtre national et à l'Opéra national portaient leurs fruits. L'Académie des beaux-arts des États-Unis était sur un pied d'égalité avec les institutions européennes du même type. Personne n'enviait son portefeuille au ministre des Beaux-Arts. Grâce au nouveau système de police montée nationale, la position du ministre

des Eaux et Forêts était par contre beaucoup moins éprouvante. Les récents traités avec la France et l'Angleterre s'étaient révélés profitables; l'exclusion des Juifs étrangers dans un but de préservation nationale, l'instauration du nouvel État noir indépendant de Suanee, le contrôle de l'immigration, les nouvelles lois sur la naturalisation et la concentration croissante du pouvoir entre les mains de l'exécutif contribuaient à la paix et à la prospérité générales. Quand le gouvernement eut résolu la question indienne, et que des escadrons d'éclaireurs indiens à cheval en costume traditionnel eurent remplacé les petits groupes maladroitement greffés sur quelques maigres régiments par le précédent ministre de la Guerre, le pays poussa un profond soupir de soulagement. Et quand, après un imposant Congrès des religions, le fanatisme et l'intolérance furent mis au tombeau, et que la bonté et la charité poussèrent les sectes religieuses à cesser leurs guerres et à se rassembler, les hommes crurent que le millénium arrivait, tout au moins dans le Nouveau Monde, qui après tout est un monde à lui tout seul.

Mais la première des règles est de se protéger soi-même, et les États-Unis durent se résigner à voir l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Belgique sombrer dans l'anarchie, avant que la Russie, qui les observait depuis le Caucase, ne les soumette un à un à son pouvoir.

À New York, l'été 1899 fut marqué par le démantèlement des voies de chemin de fer surélevées. L'été 1900, lui, restera dans la mémoire des New-Yorkais pendant bien des lustres; c'est cette année-là que la statue de Dodge fut abattue. L'hiver suivant

commença la campagne pour l'abrogation des lois punissant le suicide, qui connut son dénouement au mois d'avril 1920, lorsque la première Chambre terminale d'État fut ouverte dans Washington Square.

Ce jour-là, je revenais de la maison du docteur Archer sur Madison Avenue, où je ne m'étais rendu que par simple formalité. Depuis cette chute de cheval, quatre ans auparavant, il m'était arrivé de souffrir de douleurs derrière la tête et dans la nuque, mais elles avaient disparu depuis des mois, et le docteur me renvoya en disant qu'il n'y avait chez moi plus rien à guérir. Si c'était pour s'entendre dire cela et rien de plus, ce n'était pas la peine de payer des honoraires; car moi-même je le savais parfaitement. Je payai néanmoins le docteur sans rechigner. La seule chose pour laquelle je lui en voulais, c'était l'erreur qu'il avait commise au départ. Après que j'avais été relevé du trottoir sur lequel je gisais inconscient, et que quelqu'un avait eu pitié de mon cheval et l'avait achevé d'une balle dans la tête, j'avais été emmené chez le docteur Archer qui, décrétant que mon cerveau avait été atteint, m'avait interné dans sa clinique privée où je dus subir un traitement psychiatrique. Finalement il décida que j'allais bien; moi, sachant que j'avais toujours été aussi sain d'esprit que lui, si ce n'est plus, je « payai ma leçon », comme il disait en plaisantant, et m'en allai. Je lui dis en souriant qu'un jour je lui ferais payer son erreur, et il rit de bon cœur et me demanda de passer le voir de temps en temps. Ce que je fis, espérant trouver une occasion de régler nos comptes, mais il ne m'en donna aucune, aussi lui dis-je que j'attendrais.

Heureusement, ma chute de cheval n'avait pas laissé de séquelles. Au contraire, mon caractère s'en était trouvé renforcé. Au lieu d'un jeune homme traînant paresseusement en ville, j'étais devenu actif, énergique, mesuré, et surtout – par-dessus tout – ambitieux. Une seule chose me troublait : je riais du malaise que je ressentais, et pourtant j'en étais troublé.

Pendant ma convalescence, j'avais acheté et lu pour la première fois *Le Roi en jaune*. Je me rappelle qu'après avoir terminé le premier acte, je compris que je ferais mieux d'arrêter. Je me levai et jetai le volume dans la cheminée ; il heurta le foyer et s'ouvrit en tombant dans le feu. Si je n'avais pas entrevu le début du second acte, je n'aurais jamais terminé le livre, mais quand je me baissai pour le ramasser, mes yeux ne purent se détacher de la page ouverte, et avec un cri de terreur, ou peut-être de joie si poignante que chacun de mes nerfs en fut torturé, j'arrachai le volume au foyer et, tremblant, je regagnai ma chambre, où je le lus et le relus, pleurant, riant, frémissant d'une terreur qui par moments me prend encore aujourd'hui. C'est cela qui continue à me préoccuper, car je ne peux oublier Carcosa où le ciel est parsemé d'étoiles noires, où l'ombre des pensées des hommes s'allonge dans l'après-midi, où les soleils jumeaux s'enfoncent dans le lac de Hali, et mon esprit sera toujours hanté par le souvenir du Masque blême. Je prie Dieu de maudire l'auteur, comme lui-même a apporté au monde la malédiction de cette œuvre à la beauté prodigieuse, terrifiante dans sa simplicité, irrésistible dans sa vérité – un monde qui aujourd'hui tremble devant le Roi en jaune. Quand le gouvernement français saisit les traductions

qui venaient d'arriver à Paris, Londres, évidemment, devint impatient de lire le livre. On sait comment il se répandit comme une maladie contagieuse, de ville en ville, de continent à continent, interdit ici, confisqué là, dénoncé par la presse et les Églises, censuré même par l'avant-garde littéraire la plus anarchiste. Aucun principe bien défini n'avait été violé dans ces pages maléfiques, aucune doctrine présentée, aucune conviction offensée. Aucune norme connue ne permettait de le condamner, et pourtant, bien que l'on dût reconnaître que *Le Roi en jaune* atteignait au degré suprême de l'art, tous sentirent que la nature humaine était incapable de supporter une telle tension et ne retirerait rien de bon de ces mots imprégnés du poison le plus pur. La banalité et l'innocence même du premier acte n'étaient là que pour permettre au coup de tomber ensuite avec un effet d'autant plus terrible.

C'est, je m'en souviens, le treizième jour d'avril 1920 que la première Chambre terminale d'État fut implantée sur le côté sud de Washington Square, entre Wooster Street et la Cinquième Avenue sud. L'emplacement, qui était auparavant occupé par de vieux immeubles branlants abritant des cafés et des restaurants pour étrangers, avait été acheté par l'État pendant l'hiver 1898. Les cafés et restaurants français et italiens avaient été démolis, et tout le bloc clôturé par une grille de fer dorée et converti en un joli jardin avec des pelouses, des fleurs et des fontaines. Au centre du jardin s'élevait un petit bâtiment blanc, à l'architecture d'un classicisme austère, entouré de massifs de fleurs. Le toit était soutenu par six colonnes ioniennes, et la porte unique était de bronze. Un splen-

dide groupe sculpté dans le marbre, représentant les Parques, se dressait devant la porte, œuvre du jeune sculpteur américain Boris Yvrain qui était mort à Paris à l'âge de vingt-trois ans.

Quand je traversai University Place et entrai dans le square, les cérémonies d'inauguration étaient déjà bien avancées. Je me frayai un chemin à travers la foule silencieuse des spectateurs, mais fus arrêté par un cordon de police en arrivant à la Quatrième Rue. Un régiment des lanciers des États-Unis était rangé en carré autour de la Chambre terminale. Sur une tribune faisant face à Washington Park se trouvaient le gouverneur de New York et, derrière lui, le maire du Grand New York, le préfet de police, le gouverneur militaire de l'État, le colonel Livingstone (aide de camp du président des États-Unis), le général Blount (commandant de Governor's Island), le général Hamilton (commandant la garnison du Grand New York), l'amiral Buffby (de la flotte de la North River), M. Lanceford, ministre de la Santé, la direction de l'Hôpital national, les sénateurs de New York Wyse et Franklin et le commissaire aux Travaux publics. La tribune était entourée par un escadron des hussards de la Garde nationale.

Le gouverneur était en train de conclure sa réponse au bref discours du ministre de la Santé. Je l'entendis déclarer : « Les lois interdisant le suicide et punissant toute tentative d'autodestruction ont été abrogées. Le gouvernement a jugé bon de reconnaître à l'homme le droit de mettre fin à une existence rendue insupportable par la souffrance ou le désespoir. Il estime que la disparition des personnes se trouvant dans ce cas

sera bénéfique pour la communauté. Depuis le vote de la nouvelle loi, le nombre de suicides aux États-Unis n'a pas augmenté. Maintenant que le gouvernement a décidé d'instaurer une Chambre terminale dans chaque ville et dans chaque village de notre pays, il reste à voir si la classe des hommes désespérés, parmi laquelle chaque jour tombent de nouvelles victimes de l'autodestruction, acceptera le soulagement qui lui est offert. » Il fit une pause et se tourna vers le bâtiment blanc de la Chambre terminale. Un silence complet régnait dans la rue. « Ici, une fin indolore attend celui qui ne peut plus supporter les tourments de la vie. S'il recherche la mort, qu'il vienne la trouver ici. » Puis, se tournant vivement vers l'aide de camp du président, il dit enfin : « Je déclare ouverte la Chambre terminale » ; et, faisant à nouveau face à la foule, il s'écria d'une voix claire : « Citoyens de New York et des États-Unis d'Amérique, par ma voix le gouvernement déclare ouverte la Chambre terminale. »

Le silence solennel fut rompu par un cri de commandement ; l'escadron de hussards se rangea derrière la voiture du gouverneur, les lanciers pivotèrent et se mirent en formation le long de la Cinquième Avenue pour attendre le commandant de la garnison, suivis par la police montée. J'abandonnai la foule qui contemplait, bouche bée, le marbre blanc de la chambre de mort et, traversant la Cinquième Avenue sud, je suivis cette rue du côté ouest jusqu'à Blecker Street. Là je tournai à droite et m'arrêtai devant une petite boutique décrépète portant l'enseigne :

HAWBERK, ARMURIER

Jetant un regard à l'intérieur, je vis Hawberk au travail dans son petit atelier, au bout du couloir. Il leva les yeux et, en me voyant, cria de sa voix profonde : « Entrez, monsieur Castaigne ! » Constance, sa fille, se leva pour m'accueillir au moment où j'entrais et me tendit sa jolie main, mais je la vis rougir, déçue, car, je le savais, c'était un autre Castaigne qu'elle attendait, mon cousin Louis. Sa confusion me fit sourire ; je la complimentai sur la bannière qu'elle était en train de broder d'après une planche en couleurs. Le vieux Hawberk était assis, occupé à riveter les jambières usées d'une vieille armure, et le ting ! ting ! ting ! de son petit marteau résonnait agréablement dans sa curieuse boutique. Il lâcha soudain son maillet pour se mettre à manipuler une clé minuscule. Le son assourdi du métal me fit frissonner de plaisir. J'adorais entendre la musique de l'acier sur l'acier, le choc doux du maillet sur les plaques métalliques, le tintement des cottes de mailles. C'était pour cette seule raison que je rendais visite à Hawberk. Il ne m'avait jamais personnellement intéressé, pas plus que Constance, à part le fait qu'elle était amoureuse de Louis. Cela occupait mes pensées, et parfois même m'empêchait de dormir. Mais dans mon cœur, je savais que tout s'arrangerait et que je m'occuperais de leur avenir, tout comme j'avais l'intention de m'occuper de celui de mon cher docteur, John Archer. Quoi qu'il en soit, jamais je n'aurais pris la peine de venir les voir si le tintement du marteau n'avait pas eu pour moi la puissante fascination dont j'ai déjà parlé. Je restais assis des heures à l'écouter, et quand parfois

un rayon de soleil égaré venait scintiller sur l'acier orné d'incrustations, mes sensations devenaient si intenses qu'elles en étaient presque insupportables. Mes yeux devenaient fixes, dilatés par un plaisir qui tendait chacun de mes nerfs à la limite de la rupture, jusqu'à ce qu'un geste du vieil armurier vienne interrompre le rayon de lumière. Alors, frémissant intérieurement, je m'adossais et écoutais le son du chiffon à polir – swish ! swish ! – dont le frottement débarrassait les rivets de leur rouille.

Constance travaillait avec sa broderie sur les genoux, s'arrêtant de temps en temps pour examiner de plus près les motifs sur la planche en couleurs empruntée au Metropolitan Museum.

« Pour qui est-ce ? » demandai-je.

Hawberk m'expliqua que, en plus des précieuses armures du Metropolitan Museum dont il était l'armurier attitré, il avait également la responsabilité de plusieurs collections appartenant à de riches amateurs. Ceci était la jambière manquante d'une armure célèbre, dont un de ses clients avait retrouvé la trace à Paris, dans une petite boutique du quai d'Orsay. C'était lui, Hawberk, qui avait marchandé et obtenu la jambière, et maintenant l'armure était complète. Il posa son marteau et m'en lut l'histoire, passant de propriétaire en propriétaire depuis 1450 jusqu'à son achat par Thomas Stainbridge. Lorsque ce dernier vendit sa magnifique collection, le client de Hawberk acheta l'armure, et depuis lors la jambière manquante avait été recherchée, jusqu'à être finalement retrouvée à Paris, presque par hasard.

Je demandai : « Avez-vous poursuivi ces recherches avec autant de persévérance sans même être sûr que la jambière existait encore ?

— Bien sûr », répondit-il calmement.

C'est à ce moment que pour la première fois, j'éprouvai un intérêt personnel pour Hawberk.

« Elle avait sûrement une grande valeur à vos yeux, hasardai-je.

— Non, répondit-il en riant, ma seule récompense a été mon plaisir de l'avoir retrouvée. »

Je lui demandai avec un sourire :

« N'avez-vous donc pas l'ambition de devenir riche ? »

Il me répondit d'un air grave :

« Ma seule ambition est d'être le meilleur armurier du monde. »

Constance me demanda si j'avais vu les cérémonies à la Chambre terminale. Elle-même avait remarqué le passage de la cavalerie sur Broadway, le matin même, et aurait souhaité assister à l'inauguration, mais son père voulait que la bannière soit terminée, et sur sa demande elle était restée.

« Est-ce que vous y avez vu votre cousin, monsieur Castaigne ? demanda-t-elle avec un léger tremblement des cils.

— Non, lui répondis-je négligemment, le régiment de Louis est en manœuvres dans le comté de Westchester. »

Je me levai, ramassant mon chapeau et ma canne.

« Vous montez rendre visite à ce fou ? » me demanda le vieux Hawberk en riant.

Si Hawberk savait à quel point je déteste le mot « fou », jamais il ne l'utiliserait en ma présence. Ce mot éveille en moi des émotions que je n'ai pas envie de m'attarder à expliquer.

Calmement, je lui répondis :

« Je crois que je vais passer voir M. Wilde un moment.

— Pauvre homme, dit Constance en hochant la tête, comme cela doit être dur de vivre seul année après année, pauvre, infirme et presque dément ! Vous êtes très bon, monsieur Castaigne, d'aller lui rendre visite aussi souvent.

— Moi, je pense qu'il est méchant », fit remarquer Hawberk en reprenant son marteau.

J'écoutai le tintement délicieux sur les plaques métalliques ; quand il eut terminé, je répondis :

« Non, il n'est pas méchant, et pas le moins du monde dément. Son esprit est une chambre des merveilles : il peut en extraire des trésors que vous et moi donnerions des années de notre vie pour acquérir. »

Hawberk rit.

Je poursuivis, non sans impatience :

« Il connaît l'histoire comme personne. Aucune chose, si petite soit-elle, ne peut échapper à ses recherches, et sa mémoire est si parfaite, si exacte sur les détails, que s'il se savait à New York qu'un tel homme existe, jamais on ne pourrait l'honorer à la mesure de ses mérites.

— Balivernes ! grommela Hawberk en recherchant sur le plancher un rivet égaré.

— Des balivernes ? demandai-je en m'efforçant de dissimuler ce que je ressentais. Est-ce que ce sont

aussi des balivernes quand il affirme que les tassettes et les cuissardes de l'armure émaillée appelée "la Blasonnée du Prince" se trouvent dans un monceau de vieux accessoires de théâtre, de poêles cassés et de rebuts de chiffonniers, dans une mansarde de Pell Street? »

Hawberk laissa tomber son marteau à terre, mais il le ramassa et me demanda très calmement comment je savais que les tassettes et la cuissarde gauche de la « Blasonnée du Prince » étaient manquantes.

« Je l'ignorais jusqu'à ce que M. Wilde m'en parle l'autre jour. Il m'a dit qu'elles se trouvaient dans la mansarde du 998, Pell Street.

— Balivernes! » s'écria-t-il, mais je voyais sa main trembler sous son tablier de cuir.

« Et ceci? lui demandai-je avec douceur. Est-ce que ce sont aussi des balivernes quand M. Wilde parle constamment de vous comme du marquis d'Avonshire, et de mademoiselle Constance... »

Je ne pus achever ma phrase : Constance s'était levée d'un bond et la terreur se lisait sur son visage. Hawberk me regarda en lissant lentement son tablier de cuir.

« C'est impossible, fit-il remarquer. Même si M. Wilde connaît énormément de choses... »

Je l'interrompis en souriant :

« Par exemple, à propos d'armures et de la "Blasonnée du Prince".

— Oui, continua-t-il lentement, à propos d'armures – peut-être –, mais il se trompe à propos du marquis d'Avonshire. Comme vous le savez, celui-ci a tué l'homme qui calomniait sa femme, il y a des années,

puis il est parti vivre en Australie et n'a pas survécu très longtemps à son épouse.

— M. Wilde fait erreur », murmura Constance. Ses lèvres étaient pâles, mais sa voix demeurait douce et calme.

« Nous admettrons donc, si vous le voulez bien, que dans ce cas particulier M. Wilde fait erreur », leur dis-je.